

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pour tuer le cafard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 259-261

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Pour tuer le cafard

- « Pouah ! Quelle horreur !
— Non, sans blagues ?
— Ah ! c'est une abomination !
— Allons ! Ecrase ! »

La consternation planait sur tous les visages : la nouvelle venait de retentir comme un coup de foudre : « La Direction va gazer l'internat ! »

L'horreur était à son comble quand on apprit là-dessus que deux lycéens, Bisetti et Zufferey, s'étaient déjà fait descendre — qu'ils reposent en paix — chez les Grands.

Toutefois n'allez pas croire, comme tout pourrait l'indiquer, que M. Schubiger veuille réintroduire les méthodes du III^e Reich (Lieb s'en chargerait volontiers). Bien au contraire. Justement préoccupé de la joie des élèves, il a décidé de supprimer tous les cafards qui les tourmentent, même si ce nettoyage devait être aussi compliqué que lorsque Jobin veut laver la tête de Fauquex dans le bassin de sa salle de classe.

Donc la Direction veut supprimer de l'internat tous les cafards. Dans ce but (... à gaz), elle a construit, dans les bas-fonds de la maison, un carnotzet, « modèle de construction, étanche au bruit » (*sic*), sans être au froid. Ce lieu de joyeuses ripailles et de bacchanales effrénées, très propice, suggéra à Wildhaber de faire le concours d'endurance le plus inattendu du monde, mais, chut ! comme cela se passe dans la plus stricte intimité, on comprendra que nous préférerions revenir à nos moutons ou, plus exactement, à nos cafards.

L'affaire, dit-on, commença ainsi : il paraît qu'un jour, c'était pendant le festin habituel des internes dans le grand réfectoire, le sieur Gendreau, qui s'était rendu à l'office, revint naïvement demander à M. Schubiger : « M'sieur, les olives ont-elles des pattes ? »

M. le Directeur, s'attendant à une nouvelle excentricité, laissa échapper cette réflexion : « Wwarf ! c'est un gars farfelu ! »

Bien sûr Gendreau, furieux de se voir payer en monnaie de singe, retourna fort marri à sa place et s'écria : « M... (censuré), j'ai mangé un cafard velu ».

Un de ses camarades, le fin gourmet Rosset, lui posa, dit-on, la question suivante : « Y en a-t-il beaucoup de ces olives ? », ce à quoi Gendreau répondit vivement : « Y en a plein l'office qui se roulent par terre ». Tous écoutaient et reprirent en chœur : « Va en chercher pour tout le monde ». C'est alors, rapporte-t-on, que Janot Zufferey, qui avait surpris des bribes de cette passionnante discussion, poussa l'humour (noir) jusqu'à ajouter : « S'il te plaît, des cafards vivants, moi, ça me dégoûte : amène-les au moins écrasés ! »

A défaut d'olives, on se rabattit sur les châtaignes.

C'est ainsi qu'un beau lundi, nous partîmes, à moitié en train, à moitié en marche forcée, jusqu'à Fully où nous attendaient quelques réjouissances gastronomiques. Après nous être remplis de marrons et, pour certains, de thé d'octobre, nous rentrâmes à pleins gaz au Collège.

C'est dans les entrailles d'icelui que nous fûmes bientôt conviés à prendre part, comme en un nouvel Olympia, à un spectacle de « Rythm and Blues ». En entendant et en contemplant (télé-objectivement même pour M. Cornut) les frémissantes chanteuses noires qui se déhanchaient sur la scène sous l'éclair des projecteurs, la salle, au bord de l'hystérie (Nicod, enthousiaste, sacrifiait son manteau aux déesses du rythme), explosait sous le tonnerre des applaudissements.

Au paroxysme de ce déchaînement sauvage, les plus envoûtés se ruèrent sur les tréteaux (M. Pellissier, les voyant atteindre les coulisses, faillit en casser sa pipe !) et arrivèrent trop tard : en effet, nos cinq demoiselles au corps d'ébène, distinguant dans la foule nous ne savons quelle sombre masse, étaient descendues jusqu'au parterre pour serrer tout en dansant les mains chaleureuses de M. Eracle.

Etonnez-vous qu'ensuite certains élèves aient perdu la tête : en effet, lors d'un examen de grec, tandis que M. Bruchez posait donc cette question insidieuse : « Qui est Poséidon ? », Dupont répondit fort à propos : « La mère d'Achille ! »

Sans doute n'avait-il pas la culture de Ph. Bender qui, plongé dans les délices de Capoue, déclamait des vers grecs au rythme saccadé du chemin de fer sous les yeux effarés des voyageurs, ni celle de son ami Pochon qui, entendant un conférencier s'écrier : « Voyez comme les cerfs brament sous les arbres ! », laissa filtrer ces mots désabusés : « Moi, je préfère Mozart ».

Il est vrai que les professeurs font parfois des réponses qui valent leur pesant d'or. Dans une classe, tandis qu'un élève posait une question, un autre, dont les regards s'égarèrent où il ne faut pas, fit tout haut cette réflexion : « M'sieur ! Y a les

filles du Sacré-Cœur ! », sur quoi le maître répondit : « Nous verrons cela de plus près tout à l'heure ».

On raconte que dans une autre classe, tandis que les étudiants se levaient précipitamment en entendant la sonnerie, le professeur s'écria fort mécontent : « Ici, Messieurs, la cloche, c'est moi ! »

Tous ces faits étant des signes non équivoques de fatigue cérébrale, M. le Recteur décida de suspendre la suspension des ponts et de nous renvoyer à la maison du 7 au 12 décembre, nous accordant un jour de congé supplémentaire comme cadeau de joyeux avènement. Puis donc que nous nous retrouverons tous pour prendre part au « Jeu de l'amour et du hasard », nous vous y donnons rendez-vous.

Un groupe d'Humanistes

Nouvelle de dernière heure

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec stupéfaction la dernière métamorphose de Glassey. Dans le dernier numéro de cette revue, nous avons mentionné la nouvelle vague de ses cheveux longs. Aujourd'hui, nous ne voyons plus qu'en tremblant la peau lisse et cette vision, comme il se doit, nous donne à réfléchir : O inconstance de la destinée ! Il se prenait pour Louis XIII, il n'est plus qu'un Tarass Boulba !

Rectification

Dans notre dernière chronique, nous avons fait la recension du « Petit Carnet noir de Moi », dont nous avons attribué l'origine à Cardis. Force nous est d'en découdre : Langel et Tornare sont venus à grand fracas revendiquer la paternité de ce chef-d'œuvre. De fait, la haute valeur littéraire de ce recueil aurait dû nous faire conclure qu'il était l'œuvre d'Humanistes. A chacun son dû.